
 CHAPITRE XVII.
Des Fievres malignes.

§. 242. L'ON appelle fievres malignes, celles dans lesquelles le danger est plus grand, que les symptômes ne sont effrayants. Elles font du mal sans paroître dangereuses; c'est, comme on l'a fort bien dit, un chien qui mord sans aboyer.

§. 243. Le caractère distinctif des fievres malignes, c'est la perte totale des forces dès le commencement. Elles dépendent d'une corruption des humeurs, qui est pernicieuse au principe des forces, dont la destruction est précisément la cause du peu de violence des accidents, parce qu'alors aucun organe n'est plus en état de faire une défense vigoureuse contre la cause de la maladie.

Si au moment où deux armées vont se battre, on enleve à l'une presque toutes ses armes, le combat fera peu violent & peu bruyant, mais le carnage affreux. Le spectateur qui, sans s'appercevoir de ce désarmement, ne jugeroit du carnage qui se fait, que par le bruit, seroit extrêmement trompé. Le nombre des morts

fera prodigieux : il l'eût été beaucoup moins, & le bruit bien plus grand, si les combattants avoient été armés de part & d'autre.

§. 244. Les causes de cette maladie sont, un long usage de viande sans légumes, sans fruits, sans acides, des aliments mal préparés, comme le pain fait avec de mauvais grains, & des viandes corrompues. Huit personnes mangèrent du poisson gâté; elles furent toutes attaquées d'une fièvre maligne, & il en périt cinq malgré les soins des plus habiles Médecins. Ces fièvres sont aussi très souvent l'effet de la disette, d'un air trop chaud ou trop humide, de celui sur-tout qui réunit ces deux qualités; aussi sont-elles fréquentes dans les années chaudes au bord des étangs & des marais; elles viennent encore d'un air enfermé & respiré en société; d'un principe de corruption dans l'air, & fort souvent des chagrins.

§. 245. Les symptômes des fièvres malignes sont, ainsi que je l'ai dit, une perte totale des forces, sans aucune cause précédente sensible qui ait pu les détruire; en même temps un abattement de l'ame qui devient presque insensible à tout, & même à la maladie; un changement subit dans le visage, & sur-tout dans les yeux; de petits frissons alternatifs, pendant

vingt-quatre heures, avec de petits accès de chaleur; quelquefois un grand mal de tête & de reins; d'autres fois il n'y a point de douleur; des especes de défaillance dès le commencement du mal, ce qui est toujours fâcheux; un mauvais sommeil, souvent un demi-assoupissement; une rêverie légère & sourde qui se manifeste sur-tout par l'air extraordinaire & étonné du malade, qui paroît s'occuper profondément de quelque chose, & qui ne pense à rien; quelques malades ont cependant des rêveries violentes; presque tous un sentiment de pefanteur, ou de serrement dans le voisinage du creux de l'estomac.

Le malade paroît avoir beaucoup d'angoisse. Il a quelquefois de légers mouvements convulsifs dans le visage, dans les mains, & même dans les bras & les jambes; ses sens paroissent s'engourdir; j'ai vu plusieurs malades les perdre tous les cinq, & quelques uns se guérir. Il n'est point rare de voir des malades qui ne voient, n'entendent, ni ne parlent. La voix s'altère, s'affoiblit, quelquefois elle se perd entièrement. Quelques uns ont une douleur fixe dans quelque partie du bas ventre; elle dépend d'un engorgement, & finit souvent par la gangrene; ce symptôme est aussi très fâcheux.

La langue est quelquefois très peu changée ; d'autres fois chargée d'un sédiment d'un jaune brun ; plus rarement sèche que dans les autres especes de fièvre ; quelquefois cependant elle ressemble exactement à une langue qui auroit été long-temps exposée à la fumée.

Le ventre reste quelquefois très-souple, d'autres fois il est tendu. Le pouls est foible, quelquefois assez régulier, toujours plus vite que dans l'état naturel, quelquefois même il l'est avec excès, & je l'ai toujours trouvé tel quand le ventre étoit tendu.

La peau n'est souvent ni chaude, ni sèche, ni humide ; elle se couvre souvent de taches pétéchiâles (ce sont de petites taches d'un rouge livide), sur-tout au col, autour des épaules, au dos ; d'autres fois ce sont de grandes taches brunes, telles que des meurtrissures de coups.

Les urines sont presque toujours crues, c'est-à-dire moins colorées qu'à l'ordinaire. J'en ai vu que l'œil ne pouvoit point distinguer du lait. Il survient quelquefois une diarrhée noire & fétide, qui est mortelle si elle ne soulage pas.

Il se forme chez quelques malades des ulceres livides dans l'intérieur de la bouche & dans le palais. D'autres fois il se fait des dépôts dans les glandes qui sont

aux aînes, sous les aisselles, entre les oreilles & la mâchoire; ou il se forme une gangrene dans quelque partie, aux pieds, aux mains, au dos. Les forces se perdent entièrement, le cerveau s'embarasse tout-à-fait, le malade, étendu sur son dos, meurt souvent dans des convulsions douloureuses, baigné dans une sueur prodigieuse, avec la poitrine embarrassée. Quelquefois ce sont des hémorrhagies qui tuent; elles sont presque toujours mortelles dans cette maladie.

Il y a dans cette fièvre, comme dans toutes les autres, un redoublement le soir.

§. 246. Le terme de ces maladies est, comme celui des fièvres putrides, très irrégulier. L'on meurt quelquefois le septieme ou le huitieme jour, plus ordinairement entre le douzieme & le quinzieme; souvent au bout de cinq ou six semaines; cela dépend de la force de la maladie. Il y en a dont les commencements sont tout-à-fait lents; & pendant les premiers jours le malade, avec beaucoup de foiblesse & un air très changé, se croit à peine indisposé.

Il en est du terme de la guérison comme de celui de la mort. Il y a des maladies hors de danger au bout de quinze jours, & même plutôt, d'autres seulement au bout de quelques semaines.

Les signes qui annoncent une guérison font un peu plus de force dans le pouls , des urines plus cuites , moins d'abattement & de découragement , le cerveau plus net , une chaleur égale , une sueur chaude , médiocrement abondante , sans angoisse , le retour des sens perdus pendant la maladie , quoique ce ne soit point un mal quand le malade devient sourd , si en même temps les autres symptômes se changent en bien.

Quand le ventre se détend , c'est une très bonne marque , pourvu que le pouls se ralentisse en même temps.

Cette espèce de fièvre laisse ordinairement beaucoup de foiblesse , & il faut un long-temps avant que les malades aient repris entièrement leurs forces.

§. 247. 1°. Il est plus important , dans cette maladie , soit pour le malade , soit pour ceux qui le gouvernent , que dans aucune autre , de rafraîchir & de purifier l'air. Il faut souvent brûler du vinaigre dans la chambre , & avoir presque toujours une fenêtre ouverte.

2°. La diète doit être légère & acide ; on peut donner du jus d'oseille avec de l'eau , mettre du jus de citron dans les bouillons farineux , manger des fruits aigres , comme griottes , groseilles , merises , & pour ceux qui le peuvent faire , des citrons , oranges , grenades.

3°. L'on doit changer de linges tous les deux jours.

4°. La saignée est rarement nécessaire, & les exceptions ne peuvent être déterminées sûrement, qu'en voyant le malade.

5°. Les lavements sont souvent très peu nécessaires, quelquefois dangereux.

6°. La boisson ordinaire doit être une tisane d'orge, rendue aigre avec l'esprit acide du N° 10, dont on met un quart d'once sur un pot de tisane; ou bien la limonade.

7°. Il est important d'évacuer les premières voies où il y a ordinairement une grande quantité de matieres corrompues. Pour cela, l'on donne la poudre N° 35; & ordinairement, après son effet, le malade est mieux au moins pendant quelques heures. Il est très important de donner ce remede dans les commencements; mais, quand on l'a négligé, on peut le donner plus tard, moyennant qu'il ne soit point survenu d'inflammation particuliere, & qu'il reste encore un peu de force au malade. Je l'ai donné, & avec un succès marqué, le vingtieme jour.

8°. Après avoir enlevé par ce remede une grande partie des matieres qui contribuent à entretenir la fievre, l'on fait prendre de deux jours l'un, tant que la ma-

ladie dure, quelquefois même tous les jours, une prise de crème de tartre & de rhubarbe N^o 38. Ce remede évacue les matieres corrompues, prévient la corruption des autres, chasse les vers qui sont très fréquents dans ces maladies, que le malade rend quelquefois par haut & par bas, & qui ont souvent beaucoup de part aux accidents bizarres qu'on observe; enfin il fortifie les intestins, & sans arrêter les évacuations nécessaires, il modere la diarrhée quand elle est nuisible.

9^o. Si avec la diarrhée la peau est sèche, & qu'en arrêtant la diarrhée, on veuille aider la transpiration, on peut, au lieu de rhubarbe, mêler à la crème de tartre de l'ipécacuanha, N^o 39, qui, donné à petites doses & fréquemment, arrête la diarrhée & favorise la transpiration. Ce remede & le précédent se prennent le matin; deux heures après, il faut commencer à prendre la potion N^o 40, & la continuer régulièrement de trois en trois heures, jusqu'à ce qu'on interrompe pour donner de nouveau l'un des remedes N^o 38 ou 39, & on la reprend ensuite jusqu'à ce que le malade soit beaucoup mieux.

10^o. Si les forces étoient extrêmement abattues, & le malade dans de vives douleurs, il faudroit ajouter à chaque prise de

la potion, le bol N^o 41 ; & il y a même des cas dans lesquels on donne de petites doses de vin blanc avec un succès marqué : il agit comme cordial & anti-putride.

Si la diarrhée étoit très forte, on jointroit, une ou deux fois par jour, à ce bol vingt grains, c'est-à-dire, le tiers d'un demi-quart d'once, ou la grosseur d'une très petite feve de *diascordium*, ou, si l'on n'en avoit point, de *thériaque*.

11^o. Quand, malgré ces secours, le malade reste dans son état de foiblesse & d'insensibilité, il faut appliquer de grands vésicatoires au gras des jambes ou à la nuque ; quelquefois même, quand il y a beaucoup d'assoupissement ou d'embarras au cerveau, on les met avec grand succès sur toute la tête. On les fait suppurer abondamment, &, s'ils se séchent au bout de quelques jours, on en remet d'autres ; il faut entretenir long-temps l'écoulement.

12^o. Dès que le mal est assez amendé pour que le malade soit quelques heures avec très-peu ou point de fièvre, il faut profiter de cet intervalle pour donner six ou au moins cinq prises du remède N^o 14, & réitérer la même dose le lendemain ; ce qui arrête les accès : on continue à en donner deux doses pendant quelques jours.

13°. Dès qu'il n'y a plus de fièvre, on met le patient au régime des convalescents ; & , si les forces ne reviennent pas, on lui donne avec succès, pour les rétablir plus vite, deux prises par jour, une à jeun, & l'autre douze heures après, de la thériaque des pauvres N° 42, qu'il seroit à souhaiter qu'on introduisît dans toutes les apothicaireries comme un excellent stomachique, supérieur à cet égard à l'autre thériaque qui est une composition ridicule, chère & souvent dangereuse. Il est vrai que celle des pauvres ne fait pas dormir ; mais, quand on veut procurer du sommeil, il y a beaucoup d'autres remèdes qui valent mieux que la thériaque. Ceux qui ne craindront pas la dépense, au lieu du remède N° 42, continueront à prendre tous les jours, pendant quelques semaines, trois prises du remède N° 14.

§. 248. L'on a, dans les campagnes ; sur le traitement de ces fièvres un préjugé qu'il faut détruire, non-seulement parce qu'il est faux & ridicule, mais encore parce qu'il est nuisible. L'on s'imagine que des animaux peuvent attirer le venin : pour cela, on met, ou des poules, ou des pigeons, ou des chats, ou des cochons de lait aux pieds ou sur la tête du malade, après les avoir ouverts en vie.

On les retire, quelques heures après, corrompus & répandant une puanteur horrible; & l'on se persuade que c'est le venin dont ils se sont chargés, qui est la cause de cette infection. Mais c'est une erreur: leur mauvaise odeur vient, non de ce qu'ils ont attiré le venin, mais de ce qu'ils se sont pourris par l'humidité & la chaleur; & ils n'ont que l'odeur qu'ils auroient, si on les avoit mis dans tout autre endroit que sur le corps d'un malade également chaud & humide. Bien loin d'ôter le venin, ils augmentent la corruption; & il n'y auroit qu'à appliquer plusieurs de ces animaux sur un homme sain dans son lit, & le laisser long-temps dans cet air, pour lui donner une fièvre maligne.

Dans le même but, on attache un mouron au pied du lit pendant plusieurs heures; ce qui n'est pas aussi dangereux, mais tout aussi peu sensé, d'autant que c'est toujours un mal, parce que plus il y a d'animaux dans la chambre du malade, plutôt l'air en est corrompu. Il est bien certain que les animaux qui l'environnent alors respirent le venin qui sort de son corps, & qu'ils peuvent en être incommodés ainsi que les personnes qui le soignent; mais ils ne l'en font pas sortir: au contraire, en contribuant à corrompre l'air, ils augmentent le mal. D'un faux principe
on

on tire une fausse conséquence ; l'on dit que , si le mouton meurt , le malade guérira ; ordinairement le mouton ne meurt pas , & quelquefois cependant le malade guérit ; d'autres fois ils meurent tous les deux.

§. 249. Souvent la cause qui produit les fièvres malignes se complique avec d'autres maladies , & en augmente alors extrêmement le danger. Elle se mêle , par exemple , avec le venin de la petite vérole & celui de la rougeole. On le connoît par la réunion des accidents qui caractérisent la malignité avec les symptômes de ces maladies. Ces cas sont extrêmement dangereux ; ils demandent toute l'attention d'un Médecin éclairé , & il n'est pas possible d'en prescrire ici le traitement qui dépend en général de la combinaison du régime des deux maladies ; mais la malignité demande ordinairement la plus grande attention.

